

# PERE DURAN FARELL: IL FAUT REINVENTER L'HOMME

MEMBRE DU CLUB DE ROME, AMI ET ADMIRATEUR DE AURELIO PECCEI, AUJOURD'HUI DISPARU, DURAN FARELL A TOUJOURS EU UNE VISION PARTICULIÈRE DU MONDE SANS, POUR AUTANT, S'ÉLOIGNER DE LA RÉALITÉ QUOTIDIENNE.



© ELOI BONJOCH

ASSUMPCIÓ MARESMA JOURNALISTE

**P**ere Duran Farell propose de réinventer l'homme, un homme nouveau, responsable et solidaire, comme unique chemin pour l'avenir. Duran Farell n'est pas un philosophe, c'est un entrepreneur de soixante-neuf ans au visage tanné de paysan. A son actif, un fait déterminant: c'est lui qui introduit, en partie grâce à ses anciens contacts avec la résistance algérienne, le gaz naturel dans l'Etat espagnol.

Entrepreneur efficace, il a dirigé de nombreuses entreprises. Membre du Club de Rome, ami et admirateur de Aurelio Peccei, aujourd'hui disparu, sa vision particulière du monde ne l'a cependant pas éloigné de la réalité quotidienne des conseils d'administration. Lui-même se définit comme un grand pragmatique et "pactiste". Ce n'est pas en vain qu'il fut le premier chef d'entreprise à négocier, en plein franquisme, avec le syndicat communiste. Il alla au rendez-vous les yeux bandés, comme il était d'usage à l'époque. Il ne cache pas sa vision singulière du franquisme. Dictateur et dictature sont pour lui deux choses différentes. Catalaniste jusqu'à la moelle des os, il fut étrangement une des faiblesses du général, mais pas précisément du régime. Les deux hommes se rencontrèrent par hasard au moment où Franco inaugurerait des barrages et lui n'était qu'un jeune ingénieur travaillant à des expériences sur la pluie artificielle. Il peut débattre de n'importe quel sujet, mais ce qui l'enthousiasme c'est de parler de sa passion pour les bonsaïs et pour le Japon, de sa fascination pour le désert qu'il visite chaque année comme une source de connaissance.

Envoûté par la complexité du monde actuel, Duran Farell est bien capable d'écouter les remarques lucides d'un touareg et d'en tenir compte lorsqu'il disserte sur la "gouvernabilité" du monde.

—Le Groupe Catalan du Club de Rome a réalisé une étude sur la Gouvernabilité dans le monde. Pouvez-vous nous dire quelles en sont les grandes lignes?

—Les systèmes classiques de gouvernement sont devenus obsolètes parce qu'ils consistaient à simplifier la réalité, à simplifier la liberté, à simplifier les concepts fondamentaux. C'est là le grand sujet dont on a débattu ici à Barcelone et la seule conclusion qui en a été tirée est que tout ce qui est actuel est en crise.

Pourquoi cette crise? Eh bien par exemple, parce que les états constituent une

structure parfaite inventée dans le but de mener l'individu jusqu'à des limites garanties par la police et l'armée. Et ce sont des systèmes qui ne fonctionnent pas, car précisément à l'heure actuelle nous assistons à l'explosion de la complexité qui est le résultat naturel du développement humain. Cette complexité repose sur la liberté et le savoir sans limite. Or, aucune créativité n'est possible sans liberté. La liberté illimitée est la voie de l'homme moderne pour parvenir à la connaissance illimitée.

Partant, ces deux concepts nouveaux définissent un nouveau type de société ca-



ractérisée par l'absence de limites, une société qui ne cadre avec rien. Face à cette nouvelle situation, il convient de modérer ces deux éléments essentiels constitutifs de l'homme actuel: la liberté et la connaissance sans limite. Cette régulation doit partir d'un réarmement moral qui, s'il n'a pas lieu, peut tout gâcher.

—Il y a des années que vous remettez en question l'Etat.

—L'Etat en tant que structure est incapable de comprendre ce que pense et fait l'homme d'aujourd'hui. Il s'efforce de le comprendre, mais vue sa complexité, l'information lui parvient déformée et il légifère à retardement. Dans le monde de la structure morale et spirituelle, il se passe la même chose: les leaders des grandes masses ne servent plus, car chacun bâtit sa propre morale, chacun possède sa propre conscience, patrimoine de l'être libre inaccessible aux autres. Il en est de même pour les idéologies: elles ne mènent nulle part. On constate une considérable individualisation, une disparition du macro comme conducteur réel et, en contrepartie, l'apparition d'une multiplicité de micros, d'une liberté im-

mense, d'une complexité immense. Or, toutes les structures en place ne servent qu'à diriger des situations simplifiées. Nous assistons actuellement à la révolution des petits accidents, des menus détails, des nuances infinies. Tout ce qui à présent apparaît avait été autrefois simplifié car le système n'aurait pas pu fonctionner si l'on en avait tenu compte.

Cette révolution de la complexité, de l'interdépendance, des globalités est un fait nouveau et nul ne sait comment il évoluera. La seule chose que nous pouvons avancer est que ce que nous avons devient décadent et touche à sa fin. Il est de plus en plus évident que l'homme sera la nouvelle matière première qui donnera naissance aux nouvelles structures gouvernementales.

—Comment devront être ces structures?

—Elles ne devront pas être une extrapolation du passé, d'un passé qui se fabriquait linéairement. L'histoire se construit par ruptures créatives successives. Pour le moment, on demande à l'homme d'être immensément conscient, d'agir avec une immense responsabilité et une immense liberté. Une liberté qui ne peut être limitée, au risque de réduire la créativité.

Il est donc évident que tout ce qui est conventionnel ne nous sera d'aucun usage. Le passé ne peut nous servir que de culture générale, et c'est tout. On peut analyser une situation passée sans tomber dans la tentation de l'extrapoler pour le futur. L'histoire n'est pas continue. On pourrait croire que tout ce que je suis en train de dire est absurde puisque les signes extérieurs traduisent exactement le contraire: l'égoïsme, le manque de solidarité, tout ce que nous constatons autour de nous va à l'encontre de ce que je dis.

—En effet.

—Mais vous remarquerez cependant qu'il y a un fait certain: tout le monde s'accorde aujourd'hui à penser que l'homme est immensément puissant, tant pour détruire que pour créer. Je vous en donnerai un exemple: si je le veux, je peux me rendre à la centrale nucléaire de Vandellòs, prendre du combustible brûlé, sans aucun danger pour moi, l'emporter chez moi, fabriquer une bombe atomique, venir à Barcelone et exiger sous la menace ce que je veux.

Une seule personne peut détruire l'humanité. Voilà un fait nouveau: la capacité créatrice et destructrice de l'individu. On peut donc en tirer une règle de trois très simple. Si l'humanité, alors qu'elle

*est en train de triompher de façon incroyable en soumettant la nature et en ne se défendant que des conséquences de ses propres actions, ne prend aucune précaution pour éviter la présence, disons-le franchement, d'imbéciles, l'humanité donc court le risque de disparaître. C'est aussi clair que ça.*

*Par conséquent l'espèce humaine, en tant qu'espèce animale dont elle fait partie, doit, ou bien demander à ses membres d'être suffisamment conscients du fait et d'agir avec prudence, ou bien se préparer à disparaître.*

–La crise de l'Etat ne peut, selon vous, le rendre plus vorace?

–Non. Prenons l'exemple de l'Est qui possède le mécanisme d'Etat le mieux conçu en raison de sa puissance absolue. Sa propre structure est protégée par des systèmes de sauvegarde et, malgré cela, il se produit tout à coup un mouvement populaire qui constitue l'effet macro résultant du comportement personnel de chacun des individus. Un état, aussi puissant qu'il soit, ne peut tuer sur l'heure un million de citoyens, c'est physiquement impossible. C'était le cas du shâh de Perse. Les Etats-Unis ont monté une opération de grande envergure avec un empereur, un parlement apparemment démocratique et une armée. Mais l'esprit de l'iranien n'en pas été affecté. Et à un certain moment, deux millions de personnes se sont concentrées dans les rues de Téhéran et ont fait face aux chars et les mitraillettes, on ne peut pas tuer un million de personnes comme ça. Il arrive un moment où dans notre monde et dans ceux qui sont différents du nôtre, chaque individu prend conscience de ses droits. On constate actuellement une perte de pouvoir des leaders classiques. Et cela, les gens le remarquent et le vérifient, et ils se manifestent en conséquence.

*Je prendrai un autre exemple; je connais très bien l'Afrique. L'Afrique va du Sahara vers le bas. On y trouve une population, noire essentiellement, dont le PNB décroît rapidement depuis trente ans et où la démographie croît de 4% chaque année. Ceci revient à dire qu'en l'an 2000 il y aura forcément en Afrique sous-saharienne des millions de personnes mourant de faim. Il s'agit en fait d'un problème européen. Nous risquons de nous trouver –bien que séparés par la Méditerranée– face à une situation que l'Europe ne peut assumer. Quand les colonies existaient encore, il y a quelques*

*années, si un être humain se révoltait, on le tuait; en remontant encore dans le temps, on trouve le problème de l'esclavage; tout cela est terminé... La nouvelle échelle de valeurs, ce rien indéfinissable qui part du comportement de l'individu, fait qu'aujourd'hui ou bien nous sommes solidaires ou bien nous sommes perdus. Sans solidarité, nous n'existerons pas. La grande solution réside dans cette solidarité.*

–A propos des changements de l'Est, on parle volontiers du triomphe de la démocratie, mais dans cet esprit de triomphe on discerne l'euphorie du capitalisme.

–Que lui arrive-t-il au capitalisme? il lui arrive qu'en ce moment il est en train de triompher sans limite. Extérieurement, le communisme a disparu et intérieurement, il ne connaît aucune pression syndicale. Il ressort donc que le véritable danger de ce capitalisme-là n'est autre que lui-même.



*Le risque est partant qu'il ne sache pas contrôler éthiquement l'immense pouvoir qu'il exerce au moyen de l'argent produit sans limite.*

*Tel est le cas de l'Espagne où les grandes fortunes ne se sont pas faites par l'investissement du capital qui requiert la collaboration absolue du travail et de la société, mais par la voie de la spéculation. Ce qui rend le cas plus grave est que la société tolère que soient admis et admirés des individus ne lui donnant rien et affichant de surcroît leur argent. Cette grave situation ne peut néanmoins continuer de la sorte, et le moment viendra où devra agir l'élément solidarité.*

–Le capitalisme s'implantera-t-il à l'Est?

–En ce qui concerne l'Est, je suis, quant à moi, beaucoup moins optimiste que ne l'est la presse. Avant tout, je différencierais l'Est, et par Est, nous européens, entendons la Russie, des pays de l'Est qui ont eu après la guerre un véritable régime communiste.

–Commençons donc par les pays de l'Est...

–En RDA, il n'y a aucun problème car la RFA, qui se trouve en pleine euphorie économique, assumera la situation. Dans ce cas présent, cependant, un problème apparaît: celui de la réunification allemande. A mon avis, le problème qu'aura à affronter l'Europe d'ici quelques années sera, non pas l'Est mais la réunification allemande. La Tchécoslovaquie, en revanche, est un cas différent et relativement simple; et d'une certaine façon la Roumanie et la Pologne aussi, encore qu'avec plus de réserves. Ce sont là des pays qui ont largement vécu le monde occidental avant la guerre et où il existe encore une vieille génération qui s'en souvient. Cela n'empêche pas que les nouvelles générations ne connaissent pas ce monde occidental et ne pensent qu'aux choses de base: la sécurité de l'emploi, la Santé publique et l'enseignement garantis par l'Etat; tout cela, en contrepartie d'une absence de liberté dans le style occidental.

–Et l'Est?

–La Russie, en revanche, n'a jamais vécu cette culture typiquement occidentale. La Russie est un pays où, d'abord avec les tzars puis avec les communistes, tout le monde était fonctionnaire d'une machine qui s'appelait Etat et à travers laquelle a été construit l'empire russe. Pour pouvoir introduire en Russie ce que nous entendons par monde occidental avec toutes ses qualités et ses défauts, il faut avant tout que les citoyens russes assument le concept occidental, ce qui n'est guère facile; puis, une fois assumé, qu'ils le mettent en pratique.

*Et alors seulement, nous entrerons dans le grand débat, tant pour les pays de l'Est que pour ceux de l'Ouest: quelle culture devons-nous considérer valable pour le présent et quelle est celle qui nous servira pour l'avenir? J'insiste sur le fait que la liberté sans limite, et le manque de solidarité de l'Occident, n'est pas valable. D'une manière ou d'une autre, il faut trouver un système, tout en fabriquant l'homme solidaire, qui nous permette d'introduire des comporte-*

*ments moraux facilitant l'application correcte du modèle occidental. Nous devons éviter que l'Est ne tombe dans les défauts du monde occidental. Quand nous parlons des changements de l'Est, nous mentionnons ses grands marchés, mais là n'est pas le chemin approprié. Bienvenu au changement de l'Est, mais, bienvenu surtout car il propose une nouvelle réflexion européenne.*

*Ces dernières années, l'Europe est trop vite allée vers Bruxelles, et trop lentement vers Strasbourg. Nous avons établi, sans nous en rendre compte, un principe qui est devenu majoritaire en Europe: le marché est régi par la suprême loi du bénéfice sans palliatif. Telle a été jusqu'à présent la norme occidentale. Cela ne serait pas négatif si l'on modérait en même temps le facteur moral. Par contre à l'Est, aussi étrange que cela puisse paraître, il existe un facteur moral imposé qui, bien que perdant cette connotation puisqu'il est imposé, a produit une philosophie plus juste que chez nous.*

–Comment devra être cet homme nouveau, solidaire et responsable que vous proposez comme éventuelle voie d'avenir?

–*L'homme vit sur une planète bien différente de celle qui existait auparavant. L'homme n'a pas de limite dans le domaine matériel, ceci est un fait, partant l'homme que nous avons eu jusqu'à maintenant et qui était le produit idéal pour un monde fini dans le sens le plus large, n'est plus valable. L'homme en sait suffisamment pour pouvoir d'ici dix ou douze ans –grâce à la génétique et à la physique quantique– inventer un nouvel être vivant. Cet homme que nous avons jusqu'ici et qui ne pouvait faire que des sottises limitées est à présent devenu un homme qui peut tout créer et tout détruire. Le grand défi est précisément de voir comment on réinventera l'homme. L'homme a cessé d'être l'habitant de la planète. C'est un être nouveau au sein de l'univers.*

*Et tout ce qui est rationnel chez l'homme peut être transféré à la machine. Tout ce qui obéit à un règlement, à une norme, peut par définition être transporté à l'informatique ou à la robotique. Partant, en principe, l'homme doit être aujourd'hui un animal responsable. On ne peut plus le définir comme un animal rationnel, il est essentiel qu'il soit un homme responsable. Pourquoi? Pour administrer l'immense liberté et toutes ces immensités qui ne rentrent pas dans l'histoire passée. La partie rationnelle*





est devenue la moins noble partie de l'homme. Que reste-t-il alors? Il nous reste nos sentiments, nos libertés, nos contradictions, nos anarchies, nos besoins d'amour, les nécessités de ce que nous pensions absurdes. C'est là que se trouve l'origine de la créativité artistique et non artistique.

—Arriver à l'homme responsable n'est-ce pas une utopie?

—C'est un grand défi. Je reviens à ce que disait Pascal. L'homme est beaucoup plus important qu'il ne le pense. Dans la vie quotidienne nous n'utilisons pas, en règle générale, toutes nos réserves secrètes. Mais lorsqu'un enjeu s'impose, nous multiplions nos capacités réelles.

—Cette évolution que nous considérons inévitable est en fait très éloignée de la réalité quotidienne. Devra-t-elle se produire à partir d'une crise violente?

—C'est possible, mais il est fort difficile de le pronostiquer. S'il y a quelque chose d'impossible aujourd'hui, c'est bien la prévision. Au Club de Rome, il a été dit que si par gouverner on entend prévoir, l'avenir est ingouvernable. En fait, l'homme en tant que structure est une vision de plus en plus juste et déterminante de comportements collectifs; il possède une grande capacité d'adaptation. Je crois qu'avant d'en arriver à la

violence, il pactisera avec la réalité, et fera en sorte que les choses soient différentes. Le réglage à partir de la structure que nous appelons homme peut s'opérer instantanément. Les structures créées par l'homme, tel que l'Etat par exemple, ont, elles par contre, des facteurs conditionnants. Je crois à la décadence inévitable des structures de gouvernement conventionnelles et à la réalité inévitable d'un homme énormément puissant qui mobilisera sa conscience personnelle. Cela revient à prêcher, comme le firent les apôtres, prêcher presque dans le désert. Mais, pour le moment, il n'y a pas d'autre chemin.

—Mais un chemin éventuel qui laisse deviner ce changement...

—Je dois dire que l'on perçoit effectivement que le chemin en question se présentera et viendra d'en bas.

Dans le cas de l'Afrique, c'est évident. Les gouvernements n'y jouissent d'aucun prestige et en revanche les ONG (Organisations Non Gouvernementales) en ont. Ce sont là des organisations nées de la base et qui ont un grand crédit auprès du peuple.

Au cours d'un de mes voyages dans le désert, j'ai eu un entretien fort intéressant avec un touareg. Nous avons discuté des mêmes choses, de la "gouvernabilité" du

monde, etc... Ce que lui en disait peut faire longuement réfléchir: on ne peut gouverner avec justice, —me disait-il— si celui qui donne les ordres ne connaît pas tout son collectif. Sans cette connaissance, celui qui gouverne ne jouit pas de légitimité. Précisément, dans un domaine aussi froid que l'économie, on tend à retrouver l'homme comme responsable d'un objectif déterminé.

Au Japon, en ce moment, les entreprises fusionnent, non pour y gagner en puissance mais pour égrener ensuite la structure afin d'y trouver un homme responsable. On s'efforce de rechercher l'efficacité et, en définitive, l'efficacité découle du bon gouvernement d'un collectif ayant un objectif déterminé.

—Vous avez toujours manifesté une grande admiration pour le Japon.

—Au regard des coutumes occidentales, il est difficile de tolérer la vie japonaise. En Occident, nous avons la manie de penser que nos modes de vie, nos systèmes gouvernementaux sont le résumé du bonheur pour chacun. Nous exportons notre formule et nous voilà contents. Un japonais continue à travailler au-delà du règlement. Si vous comparez pour un même secteur une entreprise américaine à une japonaise, cette dernière est toujours plus rentable.



–Au cours de cet entretien vous avez fait référence à l’Allemagne et au Japon. N’est-il pas étrange que les deux pays vaincus lors de la II Guerre Mondiale soient justement les deux plus fortes puissances économiques du moment?

–Non, ce n’est pas étonnant. Pour deux raisons fondamentales. Au Japon et en Allemagne, les vainqueurs furent aussi les destructeurs. Plus tard, par instinct de conservation collectif, on leur donna de l’argent pour construire un pays neuf. A ceux qui gagnèrent personne ne leur détruisit leurs structures industrielles. Par contre, ils durent supporter le handicap de devoir amortir des industries désuètes. Le Japon et l’Allemagne ont eu, par contraste, des installations parfaites et un financement aisé. Ils ont donc vaincu industriellement à partir du moment où ils ont perdu la guerre et ont été détruits physiquement. De plus, ce qui apprend le plus à un homme est la défaite, c’est alors que surgissent les véritables vertus. L’apprentissage de la souffrance est un fait humain –je ne sais si juste ou injuste–, il mobilise les consciences.

–Vous avez mentionné précédemment le problème que peut représenter pour l’Europe la réunification allemande. Cette réunification est-elle un problème ou un danger?

–Je m’efforce toujours de trouver une solution pour conserver mon optimisme. Pour l’Europe antérieure, ce serait là un événement très grave. Mais pour l’Europe de l’avenir, sans frontières, avec un démantèlement des Etats et, si l’on tient compte des aspects ethniques et culturels, il n’en est rien.

En 2050 –pour nous transporter 60 ans plus loin– il n’y aura pas de frontières en Europe. Elles n’auront aucun sens. Il existera une fédération de cultures et de langues renfermant des restes de l’Europe des frontières.

–Le “Financial Times” a publié la carte de l’Europe de l’an 2020 sur laquelle il situe une Catalogne indépendante. Partagez-vous cette vision de l’avenir?

–C’est possible, je crois à une Catalogne indépendante et je ne veux pas dire indépendantiste. La Catalogne par définition a un rôle à jouer qui lui arrivera naturellement. Ce qu’il faut éviter, c’est de vouloir aller plus vite que l’évolution générale. Celui qui souhaite une Catalogne indépendante commettrait une erreur s’il forçait l’événement, car tout naturellement l’Europe de l’avenir sera composée de communautés semblables à la catalane. Les frontières entre catalans, espagnols et français disparaîtront. La Catalogne a un grand rôle à jouer dans

ce futur-là. Bien que, politiquement, nous ne soyons pas un pays avantagé, et par la conjoncture et parce que nous n’avons pas sû être bons politiques, la Catalogne est un pays construit par ses habitants, sans l’aide de l’Etat ou malgré lui, et qui a lutté pour conserver sa culture et sa langue. L’avenir tend vers la reconnaissance de ce fait naturel des pays construits par la volonté de leurs citoyens, sans le soutien de leurs états.

La Catalogne assumera facilement un grand rôle. Il n’empêche que nous devons tout de même être conscients de deux choses: rester ouverts à tout et approfondir notre personnalité. L’identité et l’universalité sont les deux grands traits du catalan.

–Joue-t-elle également un rôle économique?

–La Catalogne, comparée aux autres régions européennes, occupe une place fort honorable. Son économie repose sur l’individu. Elle possède un artisanat moderne– un artisanat industriel. Les couches sociales suivent l’évolution ascendante des grandes régions économiques européennes. Je pense qu’il s’agit-là d’un fait réel aujourd’hui et que la Catalogne de demain peut être une des régions importantes de cette Europe sans frontières. ■